

suburbaines jusqu'au village de Charlesbourg, où le cocher s'informa de la route à suivre, auprès d'un groupe d'oisifs flânant sur la place de l'église.

Il prit ensuite un chemin de traverse, qu'il quitta peu après pour entrer dans une espèce d'allée de plus en plus rocailleuse, qui bientôt se transforma elle-même en simple chemin de charrette coupé dans les bois, où la forte et riche odeur des pins et des herbes sauvages écrasées sous les roues embaumait l'atmosphère.

Au bord de la route, un paysan accompagné de son petit garçon, les yeux noirs et la bouche ouverte, coupait des harts pour lier le foin.

Le petit garçon consentit à se faire le guide des touristes jusqu'au château, à partir de l'endroit où il leur fallait mettre pied à terre et laisser la voiture.

Le petit *habitant* et le cocher prirent les paniers de pique-nique, et marchèrent en avant à travers d'épaisses broussailles, jusqu'à un petit cours d'eau si rapide que l'eau n'y gèle jamais, paraît-il, et assez profond pour que les chaleurs de l'été ne le tarissent point.

Un rideau de joncs le protège.

Le ruisseau traversé, une vaste clairière se présente, au centre de laquelle s'élèvent les ruines du château.

La tristesse d'un long abandon plane sur la scène.

Des vestiges de jardins et de dépendances pittoresques se voyaient encore de nos jours ; mais, depuis quelques années, la désolation et le désert ont graduellement tout envahi.

La montagne qui se dresse derrière la terrasse du château se drapait dans la rougeur pâissante des feuilles d'automne tranchant sur le vert sombre des pins qui l'enveloppent jusqu'à la cime.

Un concert d'innombrables grillons remplissait l'air calme du midi.

Les ruines en elles-mêmes ne sont point imposantes par leurs proportions. C'est un château plutôt par l'imagination populaire que par aucun droit réel à cette appellation.

A la vérité, cela n'a jamais été qu'un rendez-vous de chasse de l'intendant royal, Bigot, un individu qui, par ses méfaits a mérité un renom particulier dans l'histoire de Québec.

Il fut le dernier intendant avant la conquête du pays par les Anglais ; et, malgré la détresse générale dans la colonie, il s'enrichit en opprimant le peuple et en spéculant honteusement aux dépens de l'armée.

Il avait construit cette maison de plaisance dans les bois ; et il s'y rendait pour ses parties de chasse et les orgies qui s'ensuivaient.

Là aussi, paraît-il, vivait secrètement la jeune Huronne qui l'aimait, et qui survit dans la mémoire des paysans sous le nom de la *Sauvagesse assassinée*.

Or, il faut le dire, les preuves du meurtre sont tout aussi douteuses que celles de l'existence de la personne elle-même.

Lorsque le pervers Bigot fut arrêté et envoyé en France, où on lui fit un procès remarquable surtout par l'épaisseur des dossiers, le château passa en d'autres mains.

Un détachement des soldats d'Arnold hiverna là en 1775 ; et c'est à nos compatriotes que nous devons l'incendie et la destruction du Château-Bigot.

Il s'élève, comme nous l'avons dit, au centre d'une clairière, avec ses